



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

37 | 2008

L'ère victorienne revisitée

Alain CORBIN, *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*

Nicole Edelman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3546>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 185-242

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Nicole Edelman, « Alain CORBIN, *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3546>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Alain CORBIN, L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie

Nicole Edelman

RÉFÉRENCE

Alain CORBIN, L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie, Paris, Perrin, 2007, 542 p. ISBN : 978-2-262-01929-7. 24 euros.

- 1 Dans ce livre, Alain Corbin poursuit l'exploration des sens de l'être humain et s'affronte cette fois aux manières de jouir ou du moins aux représentations que les hommes en donnent de 1770 aux années 1860, dans les pays de langue française et de tradition catholique. Il scrute à foison la capacité de jouissance des hommes de ces décennies et celle des femmes à travers le regard masculin. En effet, les jouissances féminines, tout comme l'observation masculine qui en est faite, ne peuvent être dites que sur des registres qui leurs sont, aux unes et aux autres, possibles et compréhensibles. « Qu'elle soit fille galante, vierge ou putain, chez la femme, le bas qui dit la vérité, éprouve un plaisir intense, que le haut ne peut contenir mais qu'il métamorphose en simulacre » nous dit Alain Corbin (p. 10). L'historien propose alors trois modèles d'interprétations dont disposeraient ces décennies : la fièvre, l'extase et l'égarement, qui correspondent aux trois voies choisies pour accéder à la compréhension de la « vie sexuelle » de ce temps : la médecine, la théologie et la pornographie. Comme à son habitude, Alain Corbin adopte une « démarche d'anthropologie historique, fondée sur l'optique compréhensive et sur le souci d'éviter l'anachronisme psychologique », ce qu'il pratique avec brio depuis bien longtemps. Cette démarche s'appuie sur un vocabulaire très précis qui oblige l'historien

(et le lecteur) à oublier la plupart des termes qui désignent la sexualité, mot qui n'est d'ailleurs pas encore en usage (puisqu'il commence à se diffuser lentement après 1837, et avec d'autres sens). Il faut ainsi penser « cette rencontre des corps » selon d'autres normes, d'autres convictions et d'autres concepts que les nôtres. La distance est particulièrement radicale.

- 2 « La régulation des ardeurs », la première et la plus longue partie de l'ouvrage, s'appuie sur un discours médical pléthorique auquel Alain Corbin se réfère pour comprendre les arcanes de la sensibilité du corps humain. Or, à la fin du XVIII^e siècle, la parole des médecins est particulièrement complexe : se mêlent en effet vitalisme, animisme, sensualisme et néo-hippocratisme, en même temps que débute l'essor de la médecine anatomo-clinique débute. Dans le monde savant, la féminité est ainsi tantôt pensée comme une essence, tantôt comme relevant d'une physiologie et d'une sociologie. Les uns considèrent la femme comme un être métaphysique, les autres – les Idéologues en particulier – comme un objet d'analyse et d'observation. Pourtant tous s'entendent déjà, nous dit Alain Corbin, sur la croyance en une différence radicale entre les sexes par la place essentielle qu'ils donnent aux organes génitaux dans le système organique, à l'importance immense de la puberté et de ses changements. Chez les femmes le nerf domine, chez l'homme, le muscle ; leur sensibilité diffère donc profondément. Chez les femmes prédomine le fugitif, la vivacité, la délicatesse, la rythmicité du désir et les médecins pensent que les règles avivent leur sensibilité, tout comme ils affirment que l'âge et les maternités les flétrissent vite, ajoutant que lorsqu'elles ne sont « plus rien pour l'espèce », tout est irrémédiablement perdu ! Si Alain Corbin souligne « la teneur poétique du discours de ces savants » (p. 33), ces textes nous éclairent aussi magistralement sur la mise à distance des femmes conçues comme radicalement autres par ces médecins. Ainsi, la fonction génitale de l'homme apparaît bien moins complexe parce que ses organes étant extérieurs, tournés vers le dehors, ne nécessitent que de la vigueur, de l'énergie, de l'effort pour bien fonctionner. La « mission génératrice » du mâle est rapide puisqu'elle se résume à l'éjaculation, celle de la femme est démesurément longue et essentielle. Au point que la prostituée en vient, aux yeux de Parent-Duchâtelet, « à s'identifier à la chair morte » (p. 36). Cette réflexion sur la fonction reproductive ou non des femmes aurait pu s'enrichir de celle qui est élaborée au même moment sur les corps et la sexualité des femmes esclaves noires des colonies. Ces femmes sont à la fois exclues physiologiquement de la féminité et leur sexualité étant jugée contre nature, elles sont aussi définies comme malades¹. Toutefois l'objet d'étude d'Alain Corbin reste d'abord l'harmonie des plaisirs liée à « la jouissance vénérienne », celle des hommes comme celle des femmes. Pour en connaître les détails, l'historien s'appuie en particulier sur les travaux d'Haller publiés en 1774, qui donnent force précisions sur les deux sexes et... une réponse à l'énigme de Tirésias en affirmant que « dans le temps de l'éjaculation le mâle est bien plus transporté que ne l'est la femelle » (p. 38), montrant par là qu'il ne peut concevoir le plaisir féminin que sur le modèle de l'éjaculation, alors même que l'on abandonne la théorie de la double semence. Cependant, cet abandon rend plus mystérieux encore les causes du plaisir féminin dont la connaissance est bien difficile puisqu'elle ne peut résulter, à cette époque, que d'une observation extérieure. Alain Corbin note la liberté de ton de bien des médecins qui décrivent ces plaisirs féminins. En effet, nul besoin de censure puisque l'importance de l'acte sexuel se mesure alors essentiellement à l'aune de la perpétuation de l'espèce, considérée comme la première des fonctions de l'être humain. Hommes et femmes y accomplissent le « vœu de la

Nature », l'harmonie des plaisirs est donc de mise, pour ne pas dire fondamentale. Ainsi la recherche du signe de la fécondation conduit certains (et certaines), avant que la découverte de l'ovulation spontanée ne se fasse à la fin des années 1830, à croire à l'existence d'un « frisson » particulier que ressentirait la femme à ce moment. Le plaisir féminin n'est donc pas encore disqualifié par le discours médical, d'autant que nombreux sont ceux qui pensent qu'un « spasme mutuel, instantané, isochrone » du couple est nécessaire à la procréation. Tout dysfonctionnement est donc l'objet d'examen anatomique en quête de maladies vénériennes ou d'autres pathologies et de questionnements centrés sur le manque, l'excès, la masturbation, l'impuissance ou la frigidité. Le diagnostic établi, le médecin dispose alors de multiples thérapeutiques : « remèdes hygiéniques – y compris le contrôle de l'imagination –, pharmacologiques, orthopédiques, chirurgicaux ou sociaux, surveillance, coercition [...] » (p. 98). L'ensemble est si important qu'Alain Corbin y consacre cinq chapitres avant de quitter le territoire de ces médecins si prolifiques pour aborder le discours des théologiens concernant la luxure.

- 3 L'historien rappelle tout d'abord que la chair constitue, depuis la Faute originelle, la « forteresse du péché et mène une guerre contre l'âme » (p. 247), que tout acte de chair accompli hors du mariage est illicite et que le pire est « d'émettre sa semence hors du vase naturel qui permet la génération », ce qui recouvre le coït interrompu, la masturbation, la sodomie et la bestialité. Ces péchés de luxure deviennent des préoccupations importantes dans les décennies étudiées pour les spécialistes de théologie morale, qui se focalisent sur la pollution en général, et plus spécifiquement sur le lit conjugal, que le Concile de Trente (1545-1563) a intimisé tout en le sacralisant. Les clercs dénoncent alors les copulations trop souvent répétées : le rapport conjugal est perçu comme un acte de charité entre époux s'inscrivant dans un désir commun de salut. Cependant, ce lit et les ébats qui s'y déroulent posent bien des questions aux théologiens dont les prescriptions répressives ou permissives en cette matière sont loin d'avoir une évolution linéaire, sauf en ce qui concerne la condamnation de l'onanisme conjugal. Au confesseur d'interroger ses ouailles ; à chacun de faire son examen de conscience et l'aveu à l'intérieur du confessionnal. Alain Corbin s'arrête alors longuement sur ces procédures d'examen ; du baiser au viol en passant par la danse, la chanson ou la lecture, le discours des théologiens est analysé tout comme est examiné l'aveu du confessionnal, en particulier celui des femmes. Et l'historien conclut en affirmant que ces normes et ces schèmes mentaux édictés par la théologie morale imprègnent plus ou moins intensément les esprits, inquiètent les consciences et pèsent sur les comportements des contemporains pendant la période étudiée.
- 4 Dans la troisième et dernière partie du livre, « Le comble des jouissances », le ton change radicalement. Alain Corbin s'appuie en effet sur un corpus d'ouvrages qui relèvent, écrit-il, le plus souvent de « l'obscène » et qu'il réfère au genre pornographique, tout en notant que le terme de « pornographe », attribué à Restif de la Bretonne, est tardif. Il analyse les procédures mises en œuvre dans ce type d'ouvrages (dont la forme se modifie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle) pour que le lecteur passe à l'acte. Il examine également le projet philosophique véhiculé par ces livres qui valorisent le besoin de jouissance, reconnaissent une primauté absolue de la Nature, substituent à la morale sexuelle des théologiens « une psychologie et une esthétique du désir et de la volupté », déculpabilisent enfin son lecteur (ou éventuellement sa lectrice). Il parcourt les références temporelles et spatiales de ces ouvrages, s'arrête comme eux sur la place accordée à l'éveil de la curiosité féminine, à l'importance du corps nécessairement blanc,

ferme, offert et enflammé, explorable et maniable des femmes, décrit les accessoires et autres machines à jouir et questionne ces écrits sur la place qu'ils donnent au lesbianisme. Enfin, si Lynn Hunt² considère que cette littérature pornographique est avant tout une critique de l'autorité, une satire politique, sociale et religieuse (surtout de 1789 à 1795), Alain Corbin est beaucoup plus réservé : il estime qu'il faut « se méfier du préjugé dont pourraient être victimes des historiens – et plus encore des historiennes – peu désireux de s'attarder sur la portée sensuelle des textes qu'ils étudient et enclins, par prudence, à focaliser leurs analyses sur des interprétations politiques paraissant plus convenables » (p. 426). Il considère plutôt que cet ensemble hétéroclite de textes traduit un brouillage général des valeurs, porteur de revendications multiples et disparates. En revanche, suivant cette fois l'historienne Katherine Binhammer³, les événements révolutionnaires attribués à la débauche des femmes auraient suscité en Grande-Bretagne, à partir de 1790, « une panique sexuelle » associée à la crainte d'une contagion de l'immoralité venue de France, un lien nouveau s'établissant entre chasteté des femmes et honneur national, alors que la morale dite victorienne se profilait outre-Manche. Pour la France, la Révolution marque également un changement dans les représentations des pratiques charnelles, qui se modifient pendant la première moitié du XIX^e siècle. Le dimorphisme se creuse encore, les partages imaginaires se font plus stricts : la masculinité s'approfondit – les hommes répartissant les femmes selon des catégories de plus en plus précises –, tandis que la féminité se déploie dans la sphère privée, accentuant le rôle maternel. « Ces processus sont exactement contemporains de la révolution sentimentale que constituent, dans le domaine littéraire tout au moins, les représentations de la passion romantique » (p. 429). Une mise en relation plus précise encore avec les bouleversements révolutionnaires et la mise à l'écart des femmes de l'espace public aurait cependant peut-être permis de mieux comprendre ces discours. La gauloiserie triomphe, comme l'obscénité des lithographies qui représentent des hommes habillés dont le pénis seul dénudé se dresse hors du pantalon, avidement convoité par des femmes, dont les culs ou les vulves sont largement figurés. L'érotisme conjugal, tout comme celui de l'adultère, se déploie plus subtilement si l'on en croit Balzac dans sa *Physiologie du mariage*. Et Alain Corbin estime que pour saisir la manière dont un homme « agence ses satisfactions érotiques », il faut prendre en compte les trois versants de son activité, à savoir la vénalité, la conjugalité et l'adultère. Pourtant, même si l'historien ajoute « et aussi les femmes », notant que « les sources malheureusement, ne permettent pas, généralement, de décrypter aussi aisément le bricolage chez la femme que chez l'homme », il est difficile, me semble-t-il, de penser à ce triptyque pour elles. Le livre se termine sur « les peintures de l'altérité invouable et des identités incertaines », figures difficilement dicibles, voire monstrueuses, proches de Sade, présentes dans bien des romans de ces décennies. Enfin, absolument dissonant, Alain Corbin présente Fourier et son nouveau monde amoureux qui reste à l'état de manuscrit et qui, pour l'historien, permet de mieux délimiter ce qui alors relevait du pensable. « L'orgie fouriériste, élément du nouveau monde amoureux, constitue certes, un envers par rapport aux normes édictées par les médecins et les théologiens, voire par les pornographes, mais elle est dans le même temps, déterminée par leurs systèmes de représentations et d'injonctions » (p. 447). À la fin de ce long parcours, Alain Corbin nous persuade que médecins et théologiens ont considéré « comme centrale la quête de l'harmonie des plaisirs » pour les couples, mais qu'après les années 1840 ce souci disparaît peu à peu pour laisser place à une science du sexe. Une autre histoire, comme il l'écrit⁴.

NOTES

1. . Voir Elsa Dorlin, *La matrice de la race, généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, préface de Joan W. Scott, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui/Genre et sexualité », 2006, 308 p.
2. . Lynn Hunt, *The Invention of Pornography: Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800*, New York, Zone Books, 1996.
3. . Katherine Binhammer, "The sex panic of the 1790's", *Journal of the History of the Sexuality*, vol. 6.3, janvier 1996.
4. . Voir Sylvie Chaperon, *Les origines de la sexologie, 1850-1900*, Paris, Louis Audibert, 2007, 287 pages.